

48e. Faites-vous faire beaucoup d'ouvrage à la pièce ? R. Oui.

49e. Entrez-vous dans un livre de compte chaque montant ou argent payé ou reçu, et faites-vous un inventaire au commencement et à la fin de chaque année ? R. Oui.

50e. Quel profit faites-vous sur votre capital de ferme ? R. De 15 à 18 par cent.

51e. Appliquez-vous tous vos égoûts de maison à votre terre ? R. Oui.

52e. Moudez-vous du grain pour vos voisins ? R. Oui, et cela paye très bien à 12½ cents par minot.

53e. Votre bétail est-il abrité confortablement durant l'hiver ? R. Oui.

54e. Passez-vous toute votre récolte tant de fourrages que de légumes dans le hache-paille ou le coupe-racine ? R. Oui.

55e. Vos animaux peuvent-ils marcher, se coucher sur leur nourriture ou la salir autrement ? R. Non.

56e. Cultivez-vous votre propre terre ou si vous en louez à l'année ? R. Je cultive ma propre terre ainsi qu'une autre que j'ai loué pour 21 ans.

57e. Vous servez-vous de voitures à quatre roues ou à deux roues ? R. A deux roues.

58e. Sur quoi vos meulons reposent-ils ? R. Sur des supports en fer.

59e. Suivez-vous une rotation de quatre années ? R. Non, je pense que ce système n'est pas le plus profitable.

L'agriculture mise à la portée de tout le monde.

CANARDS.

CANARDS DE BARBARIE.

AUGUSTIN.—Monsieur, je remarque parmi vos canards plusieurs individus infiniment plus gros que les canards ordinaires, et, de plus, décorés d'excroissances rouges.

M. DE MORSY.—Ce sont des canards de Barbarie. Les mâles seuls ont les joues et la mandibule supérieure du bec garnies de caroncules écarlates. Cette espèce recherche beaucoup moins l'eau que l'espèce commune : mais elle s'élève et multiplie plus facilement, parce que les femelles établissent elles-mêmes leurs nids sous des fagots, dans des haies, derrière une planche posée debout contre une muraille, et abandonnent immédiatement leurs œufs si on les dérange, soit en les visitant, soit en essayant de transporter les œufs dans un lieu plus convenable. On est donc forcé de les laisser s'installer où elles le veulent, souvent assez loin de la maison. Il s'ensuit que la plupart des couvées sont détruites par les fouines, par les chiens, par les chats, sans parler des maraudeurs.

Beaucoup de personnes s'imaginent à tort que la chair du canard de Barbarie conserve toujours une odeur musquée et désagréable. La tête seule offre cette particularité, et il suffit de tuer l'animal en lui tranchant complètement le cou, pour que l'odeur ne se communique pas au reste du corps.

Voyez-vous ces deux canards dont les mouvements sont moins lourds et moins gauches que ceux de leurs compagnons, qui ont une tournure et une mine beaucoup plus éveillées ; ce sont des canards sauvages ; je les appelle ainsi parce qu'ils proviennent d'œufs recueillis dans les étangs des environs de Saumur, où un certain nombre de canards sauvages sont définitivement établis. Le plumage des canes de cette espèce est toujours terne et d'un gris jaunâtre, tandis que celui des mâles, richement nuancé de reflets métalliques, est de la plus grande beauté. La chair des canards sauvages est, comme vous le savez, très-supérieure à celle des canards de basse-cour.

CANARDS SAUVAGES.

C'est une opinion reçue sur les bords de la Loire, de Tours à la mer, que les canards sortis d'œufs pondus par les canes sauvages sont plus familiers, plus intelligents, plus attachés que ceux de la race domestique, et des observations nombreuses semblent justifier cette croyance. Ainsi moi-même je pourrai vous citer les canards d'un de mes amis, qui passent leur vie sur la Loire, s'écartent à plus de deux ou trois milles du logis, et cependant y rentrent tous les soirs après avoir décrit de grands cercles au-dessus de la maison. Le jour, d'aussi loin qu'ils peuvent entendre la voix de leur maître, ils arrivent à tire-d'aile au premier appel, et se laissent prendre. En hiver, lors du passage des canards sauvages, au lieu de désertier avec eux, ils ont plusieurs fois ramené des étrangers au poulailler.

Eh bien ! malgré l'opinion reçue, malgré une foule de faits du genre de celui que je viens de vous raconter, je suis persuadé que, si les canards de la race sauvage deviennent plus familiers et plus dociles, c'est uniquement parce que, ordinairement ils appartiennent à des amateurs qui s'occupent beaucoup de leurs élèves. La race domestique les surpasserait certainement si elle recevait les mêmes soins, car il est positif que les individus d'une race depuis longtemps asservie sont plus éduqués que les descendants immédiats d'animaux vivant en liberté.

Les canards communs diffèrent donc de ceux dont on vente les qualités par l'éducation et non par les mœurs et le caractère. Vous vous souvenez, mes amis, de ce que je vous ai raconté au sujet des bœufs de la Ca-

margue, et vous sentirez combien il est important de faire toujours cette distinction en appréciant le mérite des animaux domestiques.

Maintenant, si vous m'en croyez, nous laisserons là les poules et les canards, au sujet desquels j'aurais peu de chose à vous apprendre, car vous avez tous lu Buffon, et nous irons faire connaissance avec les grands végétaux qui peuplent les forêts.

Je réfléchis, continua M. de Morsy, que mon bois où je me proposais de vous conduire est un assez pauvre taillis à peu près composé d'une seule essence d'arbres. Si vous vouliez, mes amis, retourner chez vous par la forêt de X***, je m'offrirais à vous servir de guide pour la traverser, et nous trouverions là une riche collection de grands végétaux indigènes avec lesquels je tiens à vous faire faire connaissance... Voyez si vos jambes se prêteront volontiers à un détour de deux à trois mill s.

AUGUSTIN.—Je suis moins las qu'en partant ce matin. Mais Léonie ?

Mme DE MORSY.—Ne vous inquiétez pas de Léonie ; j'ai son affaire. Vous me comprenez, n'est-ce pas, ma petite ?

LÉONIE.—Oh ! Madame, que vous êtes bonne ! Je suis toute confuse de vous avoir témoigné le désir d'essayer si je me tiendrais bien sur votre joli petit âne noir !

M. DE MORSY.—Eh bien ! mes enfants, voilà qui est décidé ; je vous demande cinq minutes, et nous partons ; pendant ce temps-là on sellera le coursier de Mademoiselle.

Victor, au nom de ses amis, exprima à Mme de Morsy combien ils étaient reconnaissants de la franche cordialité avec laquelle elle avait bien voulu les accueillir ; Léonie se jeta à son cou et l'embrassa avec effusion, tandis que Charles et Augustin trouvèrent dans leur cœur quelques-unes de ces simples et bonnes paroles mille fois préférables aux compliments les mieux tournés.

Ce ne fut pas sans regarder souvent derrière eux que nos jeunes gens s'éloignèrent de la ferme des Landes. M. de Morsy rompit le premier le silence.

Voyez donc, dit-il, comme Léonie est sérieuse et comme elle se tient droite sur son ânon.

LÉONIE.—C'est que je ne suis pas du tout rassurée.... Ces grandes ornières, et puis le fossé.... Si l'âne allait y tomber avec moi !

L'ÂNE.

M. DE MORSY.—Que cela ne vous inquiète nullement, Mademoiselle. Laissez-lui choisir son chemin, il a le pied sûr comme une chèvre, et partout où il passera sans se faire trop prier, vous ne courrez pas le moindre danger.

AUGUSTIN.—J'ai lu et entendu dire